

Denis Guillec

Je(S)

(Carnet de Lino Sapide)

Couverture
Gilbert Pinna

Avant-propos
Sylvie Durbec

Les Carnets du Dessert de Lune

Solitude

Clic, porte fermée, enfin seul !
Mon fauteuil !
Thorax soulevé. Poitrine gonflée. Respiration coupée. Diaphragme tendu.
Puis - miracle des frontières - relâchement.
Expiration interminable. Soupir apaisant.
Puissamment apaisant.
Diaphragme détendu. Flottant. Respiration lente et fluide.

Saveur de la plénitude du silence après la nausée du caquetage social. Fragrances du silence. Couleurs du silence. Étourdissant silence. Rafrâchissant silence.

Moment inestimable de l'unité après la dispersion.
Là où l'on peut digérer les miettes de la journée.
Moi en miettes.
Miettes de moi à pétrir.
Miettitations.
Solitude, donne moi le pain de ce jour...

Radical ?

Trop d'ombre sur la maison, trop de dégâts dans les fondations ; les fissures béant, le foyer menacé, il fallut abattre l'arbre. En une journée il fut débité, empilé et emporté.

Mais l'arbre survit dans la souche.

C'est essoucher la grande affaire. C'est alors qu'il faut la force du sourd, la foi du charbonnier, et tchou et clang et pic et pelle et hache, cogne cogne cogne, je t'aurai putain de la terre !

Et tchou et clang et une racine en plus et une attache en moins ! Tire. Non, la dent ne sort toujours pas ! Cinq heures... la terre est dure la terre est dense les racines poussent le soleil cogne.

Et tchou et clang encore une racine. Toujours pas la bonne. À genoux dans le creux de l'anneau et pic et pelle et hache. Cogne, cogne, tranche. Oui ? Ça bouge. La voiture pâtit, la corde aussi, et crac, cahote la Gorgone sur dix mètres.

Du regard j'ai bu au cratère et remblayé. J'y ai marché en tous sens, histoire de savourer l'absence, sachant bien qu'au fond la souche survit dans l'esprit.

C'est essoucher la grande affaire.

Je ponce donc

La poncée me prit à l'occasion du rafraîchissement de mes volets. Ce devait être poncer pour peindre, ce fut poncer.

Du chêne épais de six centimètres. D'abord la graisse, poussière et patine, ensuite l'os. L'or pour la fin.

J'attaquai à l'abrasif grossier, à la toile émeri numéro 40. En un mois j'avais réduit les volets de moitié. Efficace mais facile ; je passai au 80. Au bout de trois mois il me fallut du 120. J'en usai cinq mois et sept du 240. Quand transparut le jour je finis au papier à lettres.

Dans l'élan j'en vins à mes poutres. Directement au papier à cigarettes. Deux ans de joie pour une charpente en allumettes.

Dorénavant je me passe d'outil, mon œil suffit. En quelques secondes je ponce mon prochain. J'use une montagne en douze ans. Enfin prêt pour le grand œuvre.

Je peux me regarder.

Je de miroirs

Je suis tout en extérieur. J'ai toujours eu le souci de la perfection. Adolescent, j'étais tout entier concentré dans les boutons de mon visage. Je les cherchais, les perçais et les fouillais méticuleusement. Puis j'investis mon nez. Trop long. Je le fis sectionner.

Celui-ci étêté, ce fut le tour de mes yeux. Trop petits. D'un coup de stylet on me les agrandit. Alors mes joues me parurent flasques. On m'en ôta le bas. Me trouvant soudain prognathe, on m'enfonça le menton.

Ensuite je me fis raboter les pommettes, trop saillantes. Après les implants de cheveux, je décidai de me faire liposucer les hanches et d'augmenter ma masse musculaire à coup de piqûres d'hormones.

Maintenant, c'est curieux, quand je sors, de tous côtés je suis interpellé. On me prend toujours pour un autre. Il faut dire que je me rencontre de plus en plus souvent dans la rue.

Miroir de miroirs. Une norme au milieu.

Empathie

J'ai tellement grimacé qu'à cinquante ans passés je n'ai pas pris une ride. Caméléon hypersensible, j'épouse spontanément tout autre. Qu'un m'approche et je le suis illico. Au hasard des rencontres je deviens noir, rayonnant, bossue... Tenez, pas plus tard qu'avant-hier je croise sur un pont un désespéré, eh bien si une bonne âme ne m'avait retenu, je sautais aussi. Et si le Saint-Esprit venait à passer...

Je sympathise donc immédiatement et complètement, on ne peut plus sociable, animal de compagnie par excellence. Toutefois si tous me trouvent vite des qualités, leur amitié ne dure guère. Allez comprendre. Et si je suis pris dans une bagarre, je me frappe. Dans ces moments-là je rêve de me faire patiner par des oies. Mettez-vous à ma place.

Je vis dans la peau des autres. Et dire que pour certains c'est une impossibilité. Ce sont d'ailleurs les seuls que je ne puis imiter. L'exception. Pour mon malheur. Pour mon bonheur. Indécis.

Qui pro quo

X est-il écrit, qu'Y est lu, Z compris.

Juge-t-on tel autrui, qu'autrement il se vit, étranger à lui-même.

Se croit-on ceci, qu'on est cela, et cela, au-delà. Toujours au-delà, ailleurs, oui, ailleurs.

Ainsi va l'herméneute, chercheur de sens, chasseur de soi, poète du malentendu. De transports en rapports l'identité apparaît, disparaît, éblouissante, évanouissante. Découverte crue, mirage créé.

Et gare au fétichisme du définitif. Il suffit de s'entêter de ceci ou de cela pour en halluciner les signes et s'obstiner, risquant le fourvoiement et le rabougrissement tant la méprise est facile, la sclérose inévitable.

Si définir est embrasser, on ne vole jamais que des baisers aux mots, aux autres, à soi. Chacun d'eux file en métaphores entre nos lèvres.

Sous l'étreinte le sens glisse et irrigue en se soustrayant. J'en sais quelque chose, moi qui m'échappe sans cesse, lapsus vivant.

Fragments

Je suis deux, trois, cent... Mosaïque de mosaïques.
Mais dont des pièces essentielles manquent. Ou
appartiennent à d'autres. Sans ajustement possible.

Béant, tenaillé par d'affreuses mélancoliques, je me
crispe pour ne pas fuir de partout. Tel un vieux mur
branlant, je m'effrite. Me décrépis. À vue de myope.

Je veux être un. Simple. Et lourd. Bien lourd.
Balourd.

Écartelé par des aspirations contraires. Vers des
horizons tous scintillants. Et tous mornes. Sans issues.
Ou renvoyant vers d'autres horizons. Scintillants. Et
mornes. Sans issues. Ou renvoyant...

Disloqué. Démembré. En mille morceaux. Un stère
de bouts de moi. Et pas de quoi me réchauffer.

Je voudrais être puet. Muet de pensée. Et plein.
Entier.

Dionysos. Déchiré, déchiqueté. Puis réuni, unifié.
Je me reprends. Pour me reperdre. À nouveau lacéré.
Dix fois. Vingt fois. Des milliers de fois mourant-
ressuscitant, dispersé-ramassé. Existence kaléidos-
copique.

Ressoudé. Dessoudé.

N'ai pas trente ans. M'en sens quatre-vingt.

Le quotidien m'exaspère à force de platitude. J'ai besoin de pics, de gouffres. Les petites fleurs, les petits sentiments, les petites vies, comme cela est petit. Les joies simples, les mets simples, l'amour du simple, comme cela est simple ! Beaucoup trop petit, beaucoup trop simple. Ce n'est pas pour moi. Moi je veux du grand, du complexe, de l'énorme. Je veux des théories.

Théorophile, je suis fileur, je file des idées. Comprenant l'infini, toute limite m'insupporte. Seuls l'indécidé ou l'indécidable m'intéressent. Par conséquent je me défonce à la théorie. Plus elles sont complexes, plus elles me catapultent loin. Compas de mon esprit, elles me dessinent des aires nouvelles et je mesure leur puissance à l'étirement du diamètre, au recul de ma circonférence.

Mais je finis toujours par tourner en rond, satellisé par l'œil de la Méduse. Alors je vomis la théorie. Pour sa rigidité, pour ses encerclements. Si bien qu'il me faut plus, bien plus. Il me faut le réel. Pas du réel, Le réel. Que je m'y égare.

Sa logique floue me captive. Tant de paramètres et d'inconnues à prendre en compte ! Tant d'Ariane et de cul-de-sac ! Des théories de théories...

Sublime labyrinthe !

Le bourdon de la mouche

Ma mère a accouché d'une mouche. Je vois tout venir de loin. Mon esprit a tant de facettes et ses facettes tant d'yeux que tout me semble lent, lent, et prévisible, si prévisible... Résultat : théâtre sans coup, genèse partout, génie nulle part. Pas prêt d'être pris.

Las, je n'adhère plus, je survole. Je passe par-dessus toutes choses. Je brise des droites à longueur de journée. De temps à autre j'accélère subitement. Comme ça. Aveugle. Azimuté.

Rien ne me stimule plus.

Seul le vinaigre, peut-être, parfois...

Vertige

Oui, j'ai longtemps cherché, tour à tour astronome, psychologue, chimiste, allant chaque fois profond, très profond, toujours plus profond, chutant dans les trous noirs de l'Hermès fossile, m'abîmant dans des anamnèses amnésiques, m'égarant dans les tomes gigognes des éléments.

Et je creusais les choses, les choses des choses, ne trouvant rien sous le rideau des choses sinon des mots, des mots en l'air, des mots en peau, des mots en terre, et dans les mots, des lettres, des lettres et du vent.

Et de signe en sigle, de glisse en glyphe, de crypte en trou, je quêtai naïf de chiffre de l'identité, trouvant parfois la clef, jamais la contre-clef, triste Champollion du texte ivre d'un poète fou.

J'allais profond, très profond, toujours plus profond, mais le puits est sans fond, l'alphabet incomplet.

Pil poil

« Aujourd'hui il n'y a pas à se plaindre. Pluie toute la journée. Ciel de suie. Un temps à s'arracher les poils du nez et ne rien faire que désespérer... » (Pierre Autin-Grenier, Les radis bleus, éd. le Dé bleu). Un temps à s'arracher les poils du nez... Pierre Autin-Grenier merci. Oui, merci, vous me délivrez en vous livrant. D'ordinaire je crains le débraillé, mais là je communique, j'aime ce partage de vacuité.

Je ne vous connais pas et cependant vous m'êtes frère, alors si vous m'entendez, écoutez-moi : avez-vous remarqué comme le poil de nez d'un coup sec arraché et délicatement posé sur un pouce peut se tenir droit sur son bulbe ? Si oui, avez-vous déjà appuyé par légères pressions de l'index sur l'autre extrémité ? Quelle souplesse et quelle fermeté à la fois ! Mais avez-vous seulement essayé une fois l'arc bandé de le projeter sur une cible désignée ?

Moi je ne la rate plus.